

Carla: itinéraire d'une insertion culturelle parsemée d'obstacles

«Apprendre une autre langue, s'investir dans une autre culture, cela vous atteint au plus profond de votre identité. Renoncer à certains traits qui faisaient votre personnalité pour en adopter d'autres, c'est parfois douloureux, un chemin semé de doutes et même de déprimés aussi. Mais quel bonheur de pouvoir converser: ce lien humain qui nous fait tenir les uns aux autres.» (Carla Silva Hardmeyer)

© Gianni Ghinghelli

Propos recueillis par Christian Yerly

Carla Messias Ribeiro da Silva Hardmeyer, docteur en Linguistique appliquée et Étude du Langage, travaille actuellement à l'Université de Genève (assistante post-doctorante en didactique des langues, français et portugais). Venue du Brésil en 2012 pour poursuivre sa formation, «stage doctoral en didactique des langues», elle fait partie de l'équipe «Didactique des langues». Enseignante de langue portugaise brésilienne pendant vingt ans, dans différents niveaux (primaire, secondaire, collège, éducation d'adultes et universitaire), elle a aussi formé des enseignants durant deux ans dans son pays d'origine. Elle intègre une association de femmes noires et elle a déjà participé à différentes activités contre le racisme, l'exclusion sociale et l'appui à la vie humaine. Son itinéraire, parsemé de multiples péripéties, illustre les nombreux obstacles à la fois administratifs, langagiers, identitaires et culturels qu'il faut avoir le courage de franchir pour se mouvoir aisément dans un nouvel univers culturel.

Qu'est-ce qui donne envie d'aller ailleurs pour se former?

Carla Messias Ribeiro da Silva Hardmeyer: Je suis très curieuse de nature, j'ai toujours envie de comprendre et d'avoir des réponses à mes nombreuses questions, notamment celles qui ont trait aux processus sociodiscursifs et à la théorie de l'agir dans les apprentissages. Grâce à ma directrice de thèse (Mme Machado), j'ai découvert tout l'apport théorique de l'équipe de Genève, ce qui m'a entraînée à venir ici pour l'approfondir.

C'était votre premier passage de frontière?

Pour vivre dans un pays d'une autre langue, oui. Cependant, avant de quitter le Brésil, j'ai eu besoin de changer de région dans mon propre pays. Après avoir obtenu un premier diplôme de Lettres (portugais-anglais) et poursuivi mes études pendant huit ans, je me suis inscrite dans un programme d'«action affirmative», proposition du gouvernement de Lula (2004). Ce programme a réuni beaucoup de gens, militants et engagés dans des groupes sociaux de défense de la vie, qui souhaitaient se professionnaliser pour continuer l'engagement (la lutte) et poursuivre leurs études. Le règlement prévoyait de poursuivre ces études dans un autre État, dans le but de quitter les références familiales et de s'adapter à un autre contexte régional, culturel et pratique. Ce premier dépaysement (une réelle application des modèles théoriques acquis) m'a déjà confrontée aux premières différences des manières de faire et aux habitudes particulières d'une autre région du Brésil. En changeant de région, j'ai trouvé cinq régions du Brésil dans une seule: le Sud-Est. J'ai migré à São Paulo, la plus grande ville de l'Amérique latine, où le mélange culturel est splendide. Mais, en même temps, si tout est beau, il faut s'adapter, être résiliente et pas seulement résistante.

Les premières anecdotes d'une déracinée à Genève?

Tout d'abord, avant Genève, il est important de dire que je ne sais pas ce qui m'arrive: j'ai toujours des anecdotes où je vais! Ces situations me font rigoler maintenant, mais elles me montrent qu'au XXI^e siècle le racisme, le machisme et la peur de l'autre sont toujours latents. Le rire permet de ne pas tomber malade...

Le premier choc: les contrôles systématiques! Au départ, j'ai pensé que tout le monde était concerné, mais, avec le temps, j'ai vu des différences. Dès les premiers cours d'immersion l'été, et sans tenir compte de la langue, je rencontre plusieurs difficultés de discrimination toutes simples. Ainsi, en salle d'attente de l'hô-

pital, je découvre que mon attente est bien supérieure aux autres personnes d'ici: mon tour vient toujours bien plus tard. Pourquoi je dis cela? J'ai fait un test. Je suis sortie et suis revenue à autre moment en donnant le nom de famille de mon ami, devenu mon mari. Miracle, je suis reçue plus vite. De même qu'avec mon passeport brésilien, difficile d'échapper au contrôle attentif et au questionnement appuyé sur mon but, ma destination et le motif de mon déplacement au passage de la douane. Pour illustrer les différences de traitement, quand je voyage avec mon mari, tout se passe plus aisément. Récemment, pour me rendre à un colloque au Canada, j'ai dû me déplacer jusqu'à Paris pour obtenir les papiers nécessaires (visa). L'administration et ses contrôles sont des sources permanentes de complications discriminantes et d'inquiétudes régulières. Dernier exemple: voyager seule avec une petite valise mobilise davantage les agents (quinze minutes) qu'un groupe de touristes asiatiques accompagnés d'énormes bagages. C'est dire l'attention qu'on me porte...!

En expression et compréhension de la langue, quelles stratégies développer?

Dans une communication verbale, il faut oser prendre la parole. Dans notre langue d'origine, c'est toujours plus facile, même quand on est un peu timide. Prendre la parole dans une autre langue est un véritable défi langagier, culturel et, parfois, émotionnel (vaincre sa timidité). Nous sommes confrontés à trois difficultés: les capacités langagières et linguistiques, les contextes culturels et les paramètres émotionnel ou psychologique. Dans une conversation, par exemple, nous devons d'abord intéresser nos interlocuteurs (parfois, même s'ils sont nos amis, ils n'ont pas la patience de nous écouter!). Il est important de connaître notre interlocuteur (amis, famille, collègues de travail, autres) pour pouvoir s'adapter. Une anecdote intéressante m'a aidée à développer une stratégie au début de mon apprentissage du français. Dans mon contexte, j'ai une richesse de contacts avec des gens qui ont le français comme langue d'origine, mais qui proviennent de différents pays francophones (France, Suisse, Canada-Québec et Belgique) et aussi des différents cantons (Genève, Vaud, Valais, Fribourg et Neuchâtel). Mais j'étais corrigée plusieurs fois par les amis et aussi par les collègues de travail, car j'utilisais des expressions et des prononciations incorrectes selon eux. En utilisant des expressions québécoises ou en parlant avec un accent québécois, cela engendrait des blagues chez les Français, et avec des accents ou expressions genevoises, cela créait des corrections chez les Québécois. Je me suis fait corriger le même mot plusieurs fois, selon chaque interlocuteur d'une région ou d'un pays différent.

Ces situations m'ont fait découvrir la variation linguistique du français et, maintenant, je connais bien ce domaine, ce qui me permet d'être attentive au destinataire: «À qui je parle?» Prendre conscience de son rôle d'énonciateur et de la situation sociale de communication est fondamental: qui parle à qui? (ami, collègue, fonctionnaire, enseignante, belle-mère, etc.?). S'intégrer, c'est d'abord s'adapter à l'interlocuteur et à la situation!

Un engagement gouvernemental

«Les Québécois forment une société unique. Nous sommes fiers de notre langue et de notre culture que nous avons fait fleurir sur ce continent en confrontation directe avec les lois du nombre et du temps. De ce fait – je dirais de cet exploit – découle une responsabilité, à la fois morale et historique, qui nous amène à travailler pour la protection de la diversité culturelle.»

Jean Charest, Premier ministre du Québec
(Berlin, 27 janvier 2004)

L'adaptation est donc une réelle capacité à développer?

Oui, en tant qu'enseignante de portugais «langue première», j'ai constaté que c'est très différent d'apprendre et d'enseigner la langue première dans son pays d'origine ou d'enseigner une langue comme langue étrangère, ou d'apprendre une langue pour faire du tourisme ou pour s'immerger dans une culture. Dès mon arrivée en Suisse, j'ai voulu apprendre le français avec les situations quotidiennes, car je crois que nous apprenons une langue étrangère en apprenant dans la culture du peuple et, en même temps, j'ai voulu aussi apprendre le français pour la situation professionnelle. Les situations quotidiennes et familiales ont eu des rôles très importants. Être libre pour s'exprimer facilite les différents apprentissages: expressions, vocabulaires, formulations des phrases, connaissance de la grammaire utilisée, etc.

Quelle est l'importance de l'aide des partenaires ou des interlocuteurs?

Dans le contexte du travail, parfois, la timidité ne permet pas d'aller plus loin, alors il est très important d'écouter pour apprendre à connaître la langue et à agir au travail. La dimension sonore de la langue devient déterminante: discriminer les sons, distinguer des prononciations absentes du portugais, etc., toutes les différences des sonorités doivent être identifiées et travaillées de manière systématique pour les maîtriser. Pour travailler ces dimensions, j'ai d'abord demandé l'aide des collègues. Ce qui m'a rendue attentive à une approche systématique des normes sonores du français. Autre stratégie: recevoir le *feedback* des interlocuteurs et s'écouter pour une véritable prise de conscience de ce qui vous fait progresser. Indispensable est le travail sur les nuances de prononciation et toute la dimension sonore d'une langue.

De l'importance des couleurs et autres nuances d'une langue?

Oui, au début je pensais neutraliser mon accent pour accéder à un français standard et sans aspérités particulières, même si je crois que c'est une erreur de vouloir gommer ses couleurs phonétiques. Une question m'a toujours poursuivie: «Est-ce que l'intégration doit passer par un oubli de soi-même?» La «météo», «le climat» d'une langue m'ont marquée. Cette question

Approches interculturelles: l'échange ou le conflit!

Aujourd'hui, la question philosophique qui devrait se poser à tout être humain, est de choisir soit l'échange interculturel, c'est-à-dire la reconnaissance de fait que nous sommes tous parents, tous différents, soit le conflit. Autrement dit, c'est l'interculturel ou la guerre (Asgarally, 2005, p. 115). En définitive, il importe de rappeler que les approches interculturelles ne sont pas uniquement un moyen pour reconnaître et valoriser l'élève différent (Rothsteinfisch & Trumbull, 2008) dans un monde de plus en plus interdépendant (Grand & Portera, 2011). C'est l'exigence de reconnaître à la fois sa différence et sa similitude. La différence n'est un droit que si elle est affirmée sur fond de similitude, d'universalité de l'être humain (Charlot, 2002). Le multiculturalisme incarne l'un des traits caractéristiques du monde moderne: l'accélération des contacts entre cultures, le caractère changeant de celles-ci et la pluralité intérieure de chaque identité culturelle.

Akkari Abdeljalil (2016), «Introduction aux approches interculturelles en éducation», *Carnets des Science de l'éducation*, UNIGE)

devient nécessaire pour aborder une autre langue: il faut accepter les «saveurs sonores» de sa langue 1 pour mieux entrer dans une autre langue. C'est notre langue qui nous permet de connaître l'autre, par comparaison des similitudes et des différences. Pour rentrer dans une langue, il faut connaître la culture qui la formate, ses caractéristiques langagières, linguistiques et aussi phonétiques. Mais exiger qu'une personne perde complètement «ses marques», c'est exiger qu'elle perde une part d'elle-même. En tout cas, il devient important de cibler les différences et autres nuances de prononciation et d'articulation pour entrer plus profondément dans la nouvelle langue. Là, des exercices systématiques sont nécessaires et drôlement utiles.

Une soif de maîtrise devient donc préjudiciable aux apprentissages?

Il y a eu une phase d'impatience langagière où je voulais adopter un niveau d'aisance plus grande. En voulant aller plus vite, je cherchais à gommer les erreurs pour mettre l'accent sur les grandes lignes de la langue. Mais ce manque d'attention aux nuances et aux détails faisait que mes interlocuteurs ne me comprenaient pas. Ainsi, il est important de soigner l'articulation et la

prononciation. En se concentrant sur les difficultés (les cibles), il y a une prise de conscience qui facilite l'apprentissage.

Quelles sont les techniques développées par Carla?

Je me glisse dans un rôle. En imagination, je revêts une robe qui permet de théâtraliser une situation, ce qui me rapproche de la réalité. S'approcher du «réel» pour vivre la langue en situation, c'est ma recette.

La confiance n'est-elle pas la force essentielle qui permet d'affronter les difficultés?

Absolument. D'abord, on est timide et c'est l'observation et l'écoute qui sont les attitudes de base. Puis, on dialogue dans de petits groupes, pour autant que les interlocuteurs soient attentifs, alors on s'essaie et on se rassure. J'ai remarqué qu'il y a une période de comparaison/traduction qui devient un obstacle ensuite pour entrer de manière globale dans l'autre langue et de rester à l'intérieur, comme un natif. Mais quand on peut jouer avec la langue et comprendre les tournures et l'humour, c'est très valorisant. On saisit les subtilités et les nuances. Et on comprend que c'est dans les détails que souvent la compréhension se cache: un accent tonique par exemple.

Y a-t-il des exercices à recommander après cet itinéraire?

C'est précisément un des domaines de recherche actuelle et pour cela, je vous renvoie aux propos de la spécialiste Véronique Laurens. (ndlr: page suivante) •

Identité

Il se pourrait, et c'est ce que je crois, que rien, dans le temps, ne reste identique à soi: que tout soit impermanent, comme disent les bouddhistes, et qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Le réel ne cesserait pas pour autant, au présent, d'être identique à soi. (...)

Le même est à penser, qui est; mais ce qu'il est, la pensée ne peut l'apprendre que de l'être, point du même. Il n'y a pas d'ontologie à priori. L'identité est un concept nécessaire, mais vide. Elle est le nom qu'on donne à la pure présence à soi du réel, qui n'est pas un nom.

C'est une dimension du silence, par quoi le discours est possible.

(André Comte-Sponville, extrait *Dictionnaire philosophique*, puf.)